

CHAPITRE V

TITUS

— 79-81 —

Un nouveau règne dans les monarchies modernes est presque toujours un moment d'espérance et de joie. On était las du vieux souverain; on espère du jeune prince quelque chose de nouveau, sinon de meilleur. Une seule fois, dans les quatre-vingt-cinq dernières années, le sceptre de notre pays a passé héréditairement d'une main dans une autre; il a passé au milieu de bien des inquiétudes, de bien des dangers, de bien des soucis: et cependant ceux qui ont vu ce jour se rappellent qu'il a été un jour d'enthousiasme et d'illusion.

Dans l'ancienne Rome, il en était autrement. Les nouveaux règnes faisaient peur. C'était un coup de dés entre la monarchie d'Auguste et la monarchie de Néron, et la pente était si forte vers cette dernière, que c'était bien plutôt à elle qu'on s'attendait. Lorsque le vieux Vespasien mourut,

DOMITIEN.

67

le règne du jeune Titus n'apparut nullement comme une espérance. L'hérédité avait si mal réussi dans la dynastie Julia ou Claudia, qu'on n'en attendait rien de mieux dans la dynastie Flavia. Titus avait eu sous son père une grande part de la puissance, et l'avait exercée souvent d'une manière arbitraire et violente. On lui attribuait les meurtres qui, dans les derniers temps, avaient démenti la mansuétude habituelle de Vespasien. On l'accusait de rapacité; il était certain qu'il avait parfois vendu les sentences ou les faveurs de son père. Le désordre de ses mœurs, la foule de débauchés et d'eunuques qui habitaient son palais, étaient des symptômes terribles en politique. On savait où cela pouvait conduire¹.

Enfin, il était l'amant, disons mieux, le mari de Bérénice². Bérénice habitait le palais impérial, vivant comme la femme du César, et on s'attendait qu'un mariage solennel, promis, disait-on, allait faire d'elle officiellement la femme d'un Auguste. Bérénice était fille des rois; elle était riche de plusieurs millions; elle était citoyenne romaine; elle s'appelait *Julia Berenice*; son frère ou son oncle, Agrippa, avait les insignes de la préture; et il nous semble, à nous, que le peuple romain eût bien pu l'accep-

¹ Titus Flavius Vespasianus, né à Rome le 30 décembre 40, César en décembre 69; consul en 70, 72, 74, 75, 76, 77, 79, 80; *imperator* en 70, 71, 72, 73, 74 (deux fois), 75 (quatre fois), 76, 77, 78, 79 (deux fois), 80, 81. — Auguste et revêtu de la puiss. trib. le 24 juin 79. — Mort à Cutilies près de Rieti, le 15 septembre 81. Voy. Suét. *in Tito*; Xiphilin, LXVI; Aurelius Victor; Eutrope, VII, etc.

² Au sujet de Bérénice et des doutes qui s'élèvent sur son âge et sur sa place dans la généalogie des Hérodes, voyez *Rome et la Judée*, ch. x, page 247. Bérénice, à l'époque dont nous parlons, devait avoir, si elle était la nièce d'Agrippa, une trentaine d'années; si elle était sa sœur, cinquante-deux ans.

ter comme la digne femme d'un Auguste. Mais Bérénice était étrangère d'origine; elle était juive, et surtout elle était reine. Or, il n'est point d'État si despotique au monde où l'opinion n'ait certains droits et ne se fasse respecter en certaines choses. Les Césars les plus insensés n'avaient pas osé prendre le titre de roi; ils pouvaient se le laisser donner par les Grecs, à qui ce titre n'inspirait pas la même répugnance; ils ne l'imposèrent jamais aux Romains. Et la pensée qu'une reine, une fille des rois allait être maîtresse dans la maison augustale et s'asseoir auprès de la chaise curule d'un empereur, paraissait une intolérable servitude à ce peuple qui avait toléré, sous Vespasien, le règne de l'affranchie Cénis, et sous Claude, le règne de Messaline.

Les honnêtes gens avaient donc quelque droit d'avoir peur, et, par suite, les Néroniens avaient quelque droit de se réjouir de l'avènement de Titus. Sa figure rappelait celle de Néron. Le fils de Vespasien allait recommencer le fils adoptif de Claude. On le pensait, on le disait, on s'en effrayait, on s'en réjouissait.

Heureusement pour Rome, il arriva à Titus le contraire de ce qui était arrivé à d'autres; l'empire les avait dépravés, l'empire le corrigea. S'il eût eu vingt-cinq ans, au lieu de trente-neuf, il est bien possible qu'il eût failli. Mais Titus était déjà un homme mûr; Titus avait été soldat; Titus avait déjà été mêlé aux affaires du gouvernement. Il connaissait le monde autrement que par les affranchis du palais. Il n'éprouva pas cet étourdissement du pouvoir qui avait égaré le cerveau de Caligula. Il se trouva aguerris contre ces entraînements de boudoir, de cirque et de théâtre qui avaient saisi Néron, empereur adolescent. Il est cepen-

dant permis d'admettre que Titus ait hésité un instant entre la politique modérée qui l'obligeait à renvoyer Bérénice, et la politique tyrannique qui lui permettait tout, peut-être même de garder Bérénice. Mais son hésitation ne fut pas longue. On sut, au bout de peu de jours, que le prince, devenant, comme il était d'usage, grand pontife, avait fait ce serment, rassurant et glorieux, qu'il acceptait cette dignité sainte, afin qu'elle l'aidât à conserver ses mains pures, c'est-à-dire à ne pas verser le sang¹. On sut qu'au lieu de révoquer, comme Tibère en avait fondé l'habitude, toutes les grâces accordées par ses prédécesseurs, afin qu'on lui en rachetât la confirmation, il les avait ratifiées toutes d'un seul coup et gratuitement². On sut aussi qu'il ne repoussait pas orgueilleusement les souvenirs du passé, et nous en avons encore une preuve dans ses monnaies où il ne dédaignait pas de faire apparaître les traits de ses prédécesseurs³; cette modestie de bon goût était à Rome le fait des princes modérés. On sut que la maison de l'Auguste n'était plus ce qu'avait été celle du César; qu'il avait d'autres amis et des amis plus dignes; que sa table était élégante et familière comme celle d'Auguste, et non fastueuse comme celle de Néron; que ses ennuques, ses bouffons, ses danseurs, avaient eu leur congé; qu'il ne les regardait même plus sur la scène où le peuple se passionnait pour eux. On sut enfin que, dès le premier moment,

¹ Suet., *in Tito*. 89.

² Suet. *in T.* 8; Xiphilin, LXVI, 19; Zonaras, *Annal.*, II.

³ Parmi les *nummi restituti* de Titus, nous en trouvons avec la figure d'Auguste, — d'Agrippa, — de Drusus, frère de Tibère, vainqueur des Germains, — de Tibère lui-même, — du jeune Drusus, fils de Tibère, — de Germanicus, — d'Agrippine, sa femme, — de Claude, — de Galba (ces deux dernières avec l'image de la liberté), — d'Othon. Voy. Eckhel, *de Doctrina nummorum*.

la pauvre Bérénice, divorcée malgré lui et malgré elle, après une liaison de dix années, s'était acheminée pour aller sans doute pleurer dans quelque synagogue de l'Asie cet époux païen, devenu forcément ingrat. Rome, peu compatissante à de telles douleurs, fut heureuse et fière, mais surtout tranquille et satisfaite sur la foi de ce sacrifice; elle était sûre que Vespasien n'était pas mort et que son règne allait continuer.

En effet, le règne de Titus ne fut que le complément de celui de son père. Il acheva ce que Vespasien avait commencé. Il moissonna ce que Vespasien avait semé. Titus fut sage financier comme son père, mais moins étroitement fiscal, parce que les plaies de la guerre civile étaient enfin fermées, parce que, sans avoir trouvé ces introuvables dix milliards que demandait Vespasien, l'empire s'était restauré lui-même par cette étonnante puissance de réparation que possèdent les sociétés dès qu'elles peuvent compter sur un lendemain. L'activité humaine avait couvert les plaies de la guerre civile, comme les rejets abondants d'une plante vigoureuse cachent avant peu d'années la plaie du tronc abattu.

Aussi purent être négligées bien des ressources, pures ou impures, que le génie financier de Vespasien n'avait pas dédaignées. On put ne pas prêter l'oreille aux dénonciateurs fiscaux; on put les traiter rudement, ne leur épargner, en cas de mensonge, ni la relégation dans les îles les plus redoutées, ni une ignominieuse exposition dans l'amphithéâtre, ni l'esclavage, ni le fouet¹. Pour comprendre ces rigueurs, il faut rappeler quelle avait été jadis la rage de la délation fiscale.

¹ Suet., *in T.*, 8.

Titus put même être libéral (dans le sens français du mot). Au lieu de chicaner et de se faire acheter toutes ses faveurs, Titus, enrichi par les petites turpitudes paternelles, donna comme un homme qui a toujours été riche. Quand on l'avertissait que même le trésor de Vespasien n'y suffirait pas, et qu'il fallait se modérer: « Non, répondait-il, il ne faut pas que personne s'en aille triste de l'audience du prince. » Et ce mot tant de fois cité, quoique un peu précieux: « Mes amis, je n'ai rien fait de bien à personne; j'ai perdu ma journée. »

Enfin, Titus put être clément comme son père et fut plus libre dans ses instincts de clémence. Les quelques actes de rigueur que la nécessité avait imposés à Vespasien ou que l'obsession lui avait arrachés devaient passer pour suffisants. Mucien d'ailleurs, le mauvais génie de la maison Flavia, Mucien n'était plus là. Titus fut clément dans une mesure qui semblerait dangereuse à bien des souverains modernes. Il y a une conspiration: les conspirateurs sont épargnés. Deux patriciens rêvent de s'emparer de l'empire: Titus, averti, leur fait dire un seul mot: « Prenez garde; c'est le destin qui fait les empereurs; voulez-vous quelque autre chose? demandez-le-moi. » Puis il les invite à sa table, les mène avec lui à l'amphithéâtre, et, quand on lui apporte, selon l'usage, les épées des gladiateurs, il les leur met entre les mains, comme s'il leur disait: « Tuez-moi si vous l'osez. » Un d'eux a sa mère absente, éloignée; inquiète; Titus envoie en toute hâte à celle-ci, pour la rassurer sur le sort de son fils. « Il aimerait mieux, disait-il quelquefois, périr que tuer. » Titus était comme César, une riche nature, vive pour le mal, vive pour le bien, capable de mettre sa volupté à

l'un comme à l'autre, et qui, une fois entré dans la bonne voie, se faisait un plaisir d'y être et se donnait à cœur joie la satisfaction de pardonner.

En résumé, Titus continua son père, mais avec les avantages qu'ont les princes héréditaires sur les princes parvenus, des façons plus grandes, une bienveillance plus large, une main plus ouverte, une plus grande certitude de ne pas se compromettre. Titus pouvait s'en aller au bain, seul, à pied, comme tous et au milieu de tous; au théâtre, il pouvait plaisanter avec son peuple, prendre parti, critiquer, applaudir; il était sûr de ne pas se vulgariser comme Vespasien l'avait fait. C'était Vespasien, mais Vespasien sans trivialité et sans avarice. C'était Auguste, mais un Auguste jeune, n'ayant pas auprès de lui son intrigante Livie, n'ayant pas les remords et l'amertume des proscriptions. C'était Auguste soldat et soldat illustre; c'était le vainqueur de la Judée, devenu pour Rome le prince et le symbole de la paix. Il trompa toutes les craintes, comme d'autres ont trompé toutes les espérances.

Et cette popularité si justement acquise était complétée pour Titus et pour sa famille par une œuvre commencée par son père, achevée par lui, sur laquelle nous nous étendrons un peu, parce que les vestiges en sont encore au milieu de nous.

Lorsque, dans la Rome moderne (qui heureusement n'est pas encore la Rome révolutionnaire) on cherche la Rome ancienne, si admirablement liée avec elle, il est surtout un lieu qui réunit les plus magnifiques ruines et appelle le plus les pas du voyageur. C'est ce quartier inhabité, jadis le plus habité de la cité des Césars, ce désert dans

une ville, cette solitude paisible et grandiose, où l'on arrive d'un côté par l'arc de Constantin, de l'autre par la voie Sacrée et l'arc de Titus, au centre de laquelle est le Colisée; vers laquelle s'abaissent les dernières croupes de ces trois collines: le Cœlius au midi, — le Palatin au couchant, avec les débris informes et grandioses du palais des Césars, — l'Esquilin au Nord, sur la pente duquel se dessinent les ruines des thermes impériales. Qui n'a le souvenir de ces grands débris? Qui ne les connaît même sans les avoir vus? Qui n'a habité par la pensée ce grand cimetière de la Rome païenne, dont la Rome chrétienne a sanctifié la solitude et le silence en y plantant la croix.

Au temps dont nous parlons, tout ce qu'on voit de là autour de soi, et bien plus encore, avait été envahi par la seule maison de Néron. Maître, après l'incendie, des quartiers ravagés par le feu, il s'était découpé, dans l'intérieur de Rome, dans l'intérieur même du *pomœrium*, (l'enceinte légale et sacrée), un immense domaine équivalant au tiers du *pomœrium*, au septième de la ville actuelle, long d'une demi-lieue, large d'un demi-quart de lieue environ⁴. Agrandissant le palais des Césars, qui couvrait déjà tout le mont Palatin, il l'avait poussé, d'un côté, vers le Cœlius; de l'autre, vers le point le plus élevé de l'Esquilin; — il avait mis son portail en travers de la voie Sacrée; — un peu en arrière, sur la ligne de cette voie élevée au peuple, il avait placé sa statue colossale; — l'espace demeuré libre avait été rempli par ses jardins, ses tem-

⁴ En longueur 6750 pieds romains (1997 mètres), en largeur 1500 pieds (444 mètres). La Rome d'aujourd'hui a 658 hectares de superficie. La maison de Néron aurait eu 80 ou 90 hectares, plus que le Louvre joint aux Tuileries.